



ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS : LISTE DES OEUVRES SESSION 2022

Établissement : LYCÉE MARGUERITE YOURCENAR

Adresse : 62, rue des Édouets, 91420 MORANGIS

Voie générale

Classe : Première G3

Nom du professeur de lettres de la classe : M. ARCHIMBAUD

Nom et prénom du candidat :

Œuvre choisie par le candidat

pour la seconde partie de l'épreuve (*Auteur, titre, date, édition*) :

OBJET D'ÉTUDE : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle Œuvre intégrale : <i>Gargantua</i>, (1534) Parcours associé : Parcours : « Rire et savoir »	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°183	1- L.A. 1 « Prologue », <i>Gargantua</i>, pp. 20-22 2- L.A. 2 « La deuxième éducation », <i>Gargantua</i>, chapitre 23, pp. 102-103 3- L.A. 3 « L'abbaye de Thélème », <i>Gargantua</i>, chapitre 57, pp. 208-209
Textes du parcours associé Cahier Bordas	1- L.A. 4 Voltaire, <i>Candide</i>, chapitre 3, 1759. 2- Montaigne, Essais, II ; « Des livres », 10 (1580), traduit en français moderne par Guy de Pernon.
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	Chrétien de Troyes, <i>Yvain ou le Chevalier au lion</i>, XIII^e siècle ; Jonathan Swift, <i>Les Voyages de Gulliver</i>, 1721 ; Voltaire, <i>Micromégas</i>, 1752 ; Roy Lewis, <i>Pourquoi j'ai mangé mon père</i>, 1960.

OBJET D'ÉTUDE : Le théâtre du XVII^e siècle au XXI^e siècle Œuvre intégrale : <i>Le Malade imaginaire</i> (1673) Parcours associé : spectacle et comédie	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Edition au choix	1- L.A. 5 <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte I, scène 1 2- L.A. 6 <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte I, scène 5 3- L.A. 7 <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte III, scène 10
Textes du parcours associé Cahier Bordas	1. L.A. 8 Courteline, <i>Le Petit malade</i> (1905), Acte III, scène 3 : des personnages ridicules. 2. Beaumarchais, <i>Le Mariage de Figaro</i> (1784), Acte III, scène 9 : Suzanne et Le Comte.
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	William Shakespeare, <i>Le Songe d'une nuit d'été</i>, vers 1594 ; Marivaux, <i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i>, 1730 ; Victor Hugo, <i>La Forêt mouillée</i>, 1854 ; Alexis Michalik, <i>Edmond</i>, 2016.

OBJET D'ÉTUDE : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle Œuvre intégrale : <i>La Princesse de Clèves</i> (1678) Parcours associé : Le personnage de roman, esthétiques et valeurs.	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°71	L.A. 9 Première partie de « Il parut alors une beauté à la Cour (...) à « et d'en être aimée. » (Lignes 213 à 238), pp. 19-20 L.A. 10 Première partie de « Elle passa tout le jour des fiançailles (...) à « sans avoir un grand étonnement. » (Lignes 675 à 690), p. 35 L.A. 11 Quatrième partie de « Les palissades étaient fort hautes (...) à « ni imaginé par nul autre amant. » (Lignes 351 à 378), pp. 124-125
	L.A. 12 « Mais moi, qu'ai-je de commun (...) à « m'a rarement trompée. » Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i>, lettre 81 (extrait), 1782. Quatrième partie de « Je veux vous parler encore (...) à « pour ne pas vous rebuter. » (Lignes 976 à 1002), pp. 194-195
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	<i>Le Rouge et le Noir</i> (1678) de Stendhal (1783-1842) <i>L'Étranger</i> d'Albert Camus (1913-1960)

OBJET D'ETUDE : Quête du sens et langage poétique dans la poésie du XIXe siècle au XXIe siècle Œuvre intégrale : <i>Les Fleurs du Mal</i> (1857-1861) Parcours associé : Alchimie poétique : la boue et l'or.	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°21	1- L.A. 13 <i>Spleen et Idéal</i>, IV, « Correspondances ». 2- L.A. 14 <i>Spleen et Idéal</i>, XXII, « Parfum exotique ». 3- L.A. 15 <i>Spleen et Idéal</i>, XXIX, « Une charogne ». 4- L.A. 16 <i>Spleen et Idéal</i>, LXXVIII, « Spleen (4) ».
Classicolycée n°21	5- <i>Spleen et Idéal</i>, LIII, « L'invitation au voyage ». 6- <i>Tableaux parisiens</i>, LXXXVII, « Le soleil ». 7- <i>La mort</i>, CXXVI, « Le voyage ».
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	<i>Alcools</i> (1913) de Guillaume Apollinaire (1898-1918) <i>Les Contemplations</i> (1856), Livres I à IV de Victor Hugo (1802-1885)

Nom et signature du proviseur :

Nom et signature du professeur :

Explication linéaire 1

Prologue de *Gargantua*

N'avez-vous jamais débouché une bouteille ? Nom d'un chien ! Rappelez-vous la contenance que vous aviez. N'avez-vous jamais vu un chien qui rencontre un os à moelle ? Comme le dit Platon au livre II de *La République*, c'est la bête du monde la plus philosophe qui soit. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter avec quel désir impatient il le guette, avec quel soin il le garde, avec quelle ferveur il le tient, avec quelle prudence il l'entame, avec quelle frénésie il le brise et avec quelle diligence il le suce. Qu'est-ce qui le pousse à agir de la sorte ? Qu'attend-il de son projet ? À quel bien prétend-il ? À rien de plus qu'un peu de moelle. Il est vrai que ce peu est plus délicieux que le beaucoup de toutes les autres choses, parce que la moelle est un aliment élaboré à la perfection par la nature, comme le dit Galien dans le troisième livre des *Facultés naturelles* et au onzième de *L'Usage des parties du corps*.

À l'exemple du chien, il vous convient d'être sages pour sentir, comprendre et apprécier ces beaux livres de grande valeur, légers à la poursuite et hardis à l'attaque. Puis, par une lecture attentive et une méditation soutenue, il vous faut rompre l'os et sucer la substantifique moelle, c'est-à-dire – ce que je comprends de ces symboles pythagoriciens – avec le ferme espoir de devenir avisés et courageux par cette lecture. Car vous y trouverez bien d'autres goûts et une doctrine plus absconse qui vous révélera de très hauts sacrements et des mystères horribles, qui concernent tant notre religion que l'état politique et la vie économique.

Explication linéaire 2

La deuxième éducation de Gargantua, chapitre 23

Pour mieux réussir, il l'introduisit dans les milieux de gens savants qui se trouvaient dans les environs ; par émulation se développèrent en lui l'esprit ainsi que le désir d'étudier autrement, tout en se mettant en valeur. Ensuite, Ponocrates le soumit à un tel rythme d'étude que Gargantua ne perdait pas une seule heure de la journée, mais qu'il consacrait tout son temps aux belles-lettres et à l'honnête savoir.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, quelqu'un lui lisait une page des Saintes Écritures, à voix haute et claire, avec la diction adéquate. À cette tâche était affecté un jeune page natif de Basché, du nom d'Anagnostes. Selon le thème de l'argument de cette leçon, souvent Gargantua se consacrait à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu dont la lecture montrait la majesté et les jugements merveilleux.

Puis il se retirait aux lieux d'aisance pour se purger de ses excréments naturels. Là son précepteur lui répétait ce qui avait été lu et lui exposait les points les plus obscurs et difficiles. [...]

Cela fait, Gargantua était habillé, peigné, coiffé, tiré à quatre épingles et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et il y appliquait quelques cas pratiques, relatifs à l'être humain. Ils écoutaient parfois pendant deux ou trois heures au moins, mais d'ordinaire, ils cessaient lorsqu'il était complètement habillé.

Puis, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture. Cela fait, ils sortaient, tout en devisant sur le sujet de cette lecture. Ils se rendaient au Grand Bracque ou dans les prés, et ils jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, ils exerçaient avec élégance leur corps, comme ils avaient auparavant exercé leur esprit.

Tous leurs jeux ne se faisaient qu'en liberté car ils abandonnaient la partie quand il leur plaisait. En règle générale, ils cessaient lorsque leurs corps étaient en sueur ou que, pour une raison ou une autre, ils étaient las.

Explication linéaire 3

L'abbaye de Thélème, chapitre 57

Leur vie tout entière était organisée non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils se levaient quand bon leur semblait. Ils buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi l'avait établi Gargantua. Dans leur règlement, il ne se trouvait qu'une clause : Fais ce que tu voudras.

En effet, les gens libres, bien nés, bien éduqués, conversant dans des compagnies honnêtes, ont par nature un instinct, un aiguillon, qui les pousse toujours à agir vertueusement et les détourne du vice : ils l'appelaient l'honneur. Quand ils sont abaissés et asservis par des sujétions et des contraintes viles, ils détournent ce noble instinct, par lequel ils tendaient librement à la vertu, afin de dominer et contrecarrer ce joug de la servitude. En effet, nous entreprenons toujours des actions défendues et nous convoitons ce qui nous est interdit.

Grâce à cette liberté, les Thélémites entrèrent dans la louable émulation de faire tous ce qu'à un seul ils voyaient plaire. Si l'un ou l'une disait « buvons », tous buvaient. Si un autre disait « jouons », tous jouaient. Si un autre disait « allons-nous promener dans les champs », tous y allaient. [...]

Ils avaient été si noblement instruits qu'il n'y avait personne parmi eux, homme ou femme, qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langues et composer avec celles-ci des chansons en vers aussi bien qu'en prose. [...]

Quand le temps de quitter l'abbaye était venu pour l'un d'entre eux, soit à la demande de ses parents, soit pour d'autres raisons, il emmenait avec lui sa dame, celle qui l'avait pris pour son amoureux, et ils étaient mariés ensemble. Et s'ils avaient bien vécu à Thélème dans le dévouement et l'amitié, ils continuaient de la sorte, et encore mieux d'ailleurs, pendant leur mariage. Ainsi s'entraîmaient-ils à la fin de leurs jours autant qu'au premier jour de leurs noces.

Explication linéaire 4

Candide, chapitre 3, extrait

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais M^{lle} Cunégonde. [...]

Explication linéaire 5

Le Malade imaginaire, Acte I, scène 1, extrait

ARGAN, *seul dans sa chambre, assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants.*

- Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur... » Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles : « les entrailles de Monsieur, trente sols ». Oui ; mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis, dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols, en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols. Les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. » [...]

Si bien donc que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avait douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne ? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. J'enrage. (*Il ne sonne plus, mais il crie :)* Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Explication linéaire 6

Le Malade imaginaire, Acte I, scène 5, extrait

[...] TOINETTE. - Ma foi ! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN. - Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE. - De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. - Eh la raison ?

TOINETTE. - La raison ? C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. - Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ma fille ?

TOINETTE. - Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de M. Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. - J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. - Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

ARGAN. - Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. - Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. - Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. - Eh, fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment, que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. - Hé non !

ARGAN. - Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE. - On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. - On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. - Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. - Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. - Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. - Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. - Vous ?

ARGAN. - Moi.

TOINETTE. - Bon.

ARGAN. - Comment, « bon » ?

TOINETTE. - Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN. - Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Non ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ouais ! voici qui est plaisant : je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE. - Non, vous dis-je.

ARGAN. - Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. - Vous-même.

ARGAN. - Moi ?

TOINETTE. - Oui ; vous n'aurez pas ce cœur-là. [...]

Explication linéaire 7

Le Malade imaginaire, Acte III, scène 10, extrait

TOINETTE, *en médecin*, ARGAN, BÉRALDE

[...] TOINETTE. - Je suis médecin passager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN. - Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. - Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy ! ce pouls-là fait l'impertinent. Je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. - Monsieur Purgon.

TOINETTE. - Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN. - Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. - Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. - Du poumon ?

TOINETTE. - Oui. Que sentez-vous !

ARGAN. - Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. - Justement, le poumon.

ARGAN. - Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE. - Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. – Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon, le poumon, vous dis-je. [...]

Explication linéaire 8

***Le Petit malade*, pièce en un acte de Georges Courteline, extrait**

LE MÉDECIN (*le chapeau à la main*). – C'est ici, Madame, qu'il y a un petit malade ?

MADAME. – C'est ici, docteur ; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. – Il tombe !

MADAME. – Tout le temps ; oui, docteur.

LE MÉDECIN. – Par terre ?

MADAME. – Par terre.

LE MÉDECIN. – C'est étrange cela... Quel âge a-t-il ?

MADAME. – Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN. – Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes à cet âge-là ! Et comment ça lui a-t-il pris ?

MADAME. – Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour me lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf ! il tombe !

LE MÉDECIN. – Un faux-pas peut-être.

MADAME. – Attendez !... Je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. – Voilà qui tient du merveilleux. Je puis voir le petit malade ?

MADAME. – Sans doute. (*Elle sort, puis reparaît tenant dans ses bras le gamin. [...]*)

LE MÉDECIN. – Il est superbe, cet enfant-là !... Mettez-le à terre je vous prie. (*La mère obéit. L'enfant tombe.*) Encore une fois, s'il vous plaît ([...] *L'enfant tombe.*) [...] C'est inouï. (*Au petit malade que soutient sa mère sous les bras.*) Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

TOTO. – Non, monsieur. [...]

LE MÉDECIN. – Et tu as de l'appétit, ce matin ? Mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

TOTO. – Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. – Parfaitement, c'est de la paralysie.

MADAME. – De la para !... Ah ! Dieu ! (*Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.*)

LE MÉDECIN. – Hélas oui, Madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue. ([...] *Il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup*) Ah ça, mais... ah ça, mais... ah ça, mais... (*Puis éclatant.*) Eh ! sacrédié, Madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

MADAME. – Mais docteur...

LE MÉDECIN. – Je le crois bien, tonnerre de Dieu, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... Vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon !

Explication linéaire 9

Le portrait de Melle de Chartres

Il parut alors une beauté à la cour qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner ; Mme de Chartres avait une opinion opposée : elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leurs infidélités ; les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi qu'elle ne pouvait conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Explication linéaire 10

La scène de bal

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva l'on admira sa beauté et sa parure : le bal commença ; et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

Explication linéaire 11

La rêverie au pavillon de Coulommiers

Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour empêcher qu'on ne pût entrer ; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins. Sitôt qu'il fut dans le jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves ; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet : toutes les fenêtres en étaient ouvertes, et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud et elle n'avait rien sur la tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans : elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'était des mêmes : couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise, sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur qui répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours : elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait, la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Explication linéaire 12

Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre 81 (extrait), 1782

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ; forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré : j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. (...)

Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Explication linéaire 13

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 14

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 15

Une charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

(...)

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

– Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 16

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*